

À l'œuvre

Une œuvre d'art existe-t-elle ? Et comment ? De quels mouvements est-elle le produit, de quel modèle la trace ou l'empreinte ? De quelle existence est-elle animée ? Qui parle et qui se tait ? Où commence une œuvre d'art et où se termine-t-elle ? Quelles relations entretient-elle avec la vérité, le mensonge, les mots, le silence, les douleurs et les joies ? Les regrets ? Que font les regards qui se posent sur une œuvre d'art ? Et les gestes qui la soutiennent, sans cesse la métamorphosent ? En quels sillages s'éloigne-t-elle, en quelles dérives va-t-elle, ainsi, naviguant ? Où s'échoue-t-elle ? De quels écarts procède-t-elle ? Quelles relations entretient-elle avec les matières dont elle est composée, les pigments, les encres, les tissus, les papiers, les bois, toutes les pièces rapportées ? Est-elle un objet, une empreinte, une trace : des choses et des signes, des instants assemblés ? Où se perd une œuvre d'art ? Est-elle une perte, une victoire, une défaite ? Est-elle plus – ou moins – que les chemins qui l'ont rendue possible ?



À l'œuvre

...

—

Qu'est-ce que la lumière ? La blancheur ? L'évidence ? Le bonheur ? De qui ou de quoi sommes-nous redevables ? Où en sommes-nous avec la beauté ? Le silence ? La délicatesse ? Existe-t-il un point d'équilibre ou d'apaisement ? La retenue et la générosité sont-elles compatibles ? Où en sommes-nous avec la mémoire et avec l'oubli ? Où en sommes-nous avec la culpabilité ? Qu'est-ce que la justesse des formes, des matières, des volumes ? À quoi sert un musée ? Où en sommes-nous avec la dissimulation, le mensonge ou la vérité ? Qu'est-ce que l'innocence ? Et que veut dire « Enfance de l'art » ? Où en sommes-nous avec l'histoire, la réalité et son absence ? Quel est l'état de nos émotions ? À quoi sert un musée ?

—

Mille vies en nos vies emmêlées, mille sangs et mille peurs, mille besoins de mince éternité, mille fois la semence répandue pour dire « Je me ris du temps ». Mille fois poser son chapeau, mille fois ouvrir la porte et mille fois la refermer. Je lave à grande eau la cruche à laquelle je vais boire. Le temps est-il un multiple de mille ?

—

La grâce est dans la matière qui suggère, résiste, pense, trébuche et se consume. L'art n'est qu'un arrangement de matière, la possibilité de cet agencement. Comment ? À la condition, précisément, de faire oublier l'origine et le comment, à la condition de produire une extériorité. Une œuvre d'art est toujours en avant d'elle-même. C'est un bloc de devenir pur, un instrument de travail. Quels que soient sa matière ou son territoire (les mots, les yeux, la peau), elle a toujours vocation au décentrement. C'est un processus de déterritorialisation qui ramène l'énigme de la création à cette seule et unique direction : le mouvement d'une flèche et sa cible indéfinie.

—

La mort n'existe pas

La mort n'existe pas, mais la matière seule, en attente, qui brûle et se consume. La mémoire est un théâtre de papiers. Le temps est sous la peau. On n'a peur de rien, on a peur de tout. On est en vie. C'est d'avoir vu que l'on regarde, d'avoir lu que l'on écrit. Le temps est-il un multiple de mille ? On se tient au milieu des choses. On constate l'ampleur des dégâts. On pense à hier et on pense à demain. On s'éveille. On connaît des moments d'exaltation : « Je serai le pain d'herbes rouges qui lève sous ta peau, sapin de brume, l'arbre en chemise aux portes de tes nuits, je ne boirai qu'à ta source, tu seras mon unique mensonge ». La mémoire est-elle la matière première de l'oubli ?

—

La mort du cirque

Louis Pons (1927–2021), dessinateur et assembleur de génie, a traversé le temps, croisant artistes et poètes, qui venaient le visiter dans son atelier de Sillans-la-Cascade, au bord de la Bresque, puis dans celui de Paris où il s'établit à partir de 1972. Son atelier ? C'est un lieu idéal et rêvé où s'amoncellent tous les objets, fragments déchiquetés de mondes par lui glanés dans les poubelles, les dépotoirs, les décharges ou les campagnes et les ruines, puis assemblés, réanimés, métamorphosés en d'extraordinaires compositions qui disent à la fois le désastre et la joie, malgré tout, d'être là, le cycle des présences, des disparitions, des rencontres et des régénérations. Les assemblages de Louis Pons sont des aphorismes écrits à même les matérialités, à même l'évidence et l'obscurité des objets que transfigure la magie bricoleuse de l'artiste. Louis Pons est « à l'œuvre », il est en amitié avec les choses. C'est par la grâce également de l'amitié que « La mort du cirque » (1976), l'une des œuvres majeures de Louis Pons, vient d'intégrer la collection du Trinkhall, léguée au musée par Antoine Dumayet (1947–2023), l'écrivain, le réalisateur et le peintre, ami de la première heure, ayant si souvent rêvé avec nous la condition artistique, la puissance expressive des mondes fragiles et la poétique de l'écart où chaque œuvre d'art trouve sa vérité. La mort du cirque, et les autres œuvres de l'artiste ici présentées ? Le cirque aveuglément consenti de nos effondrements ? Mais la vie, malgré tout, et la joie d'être là...

—